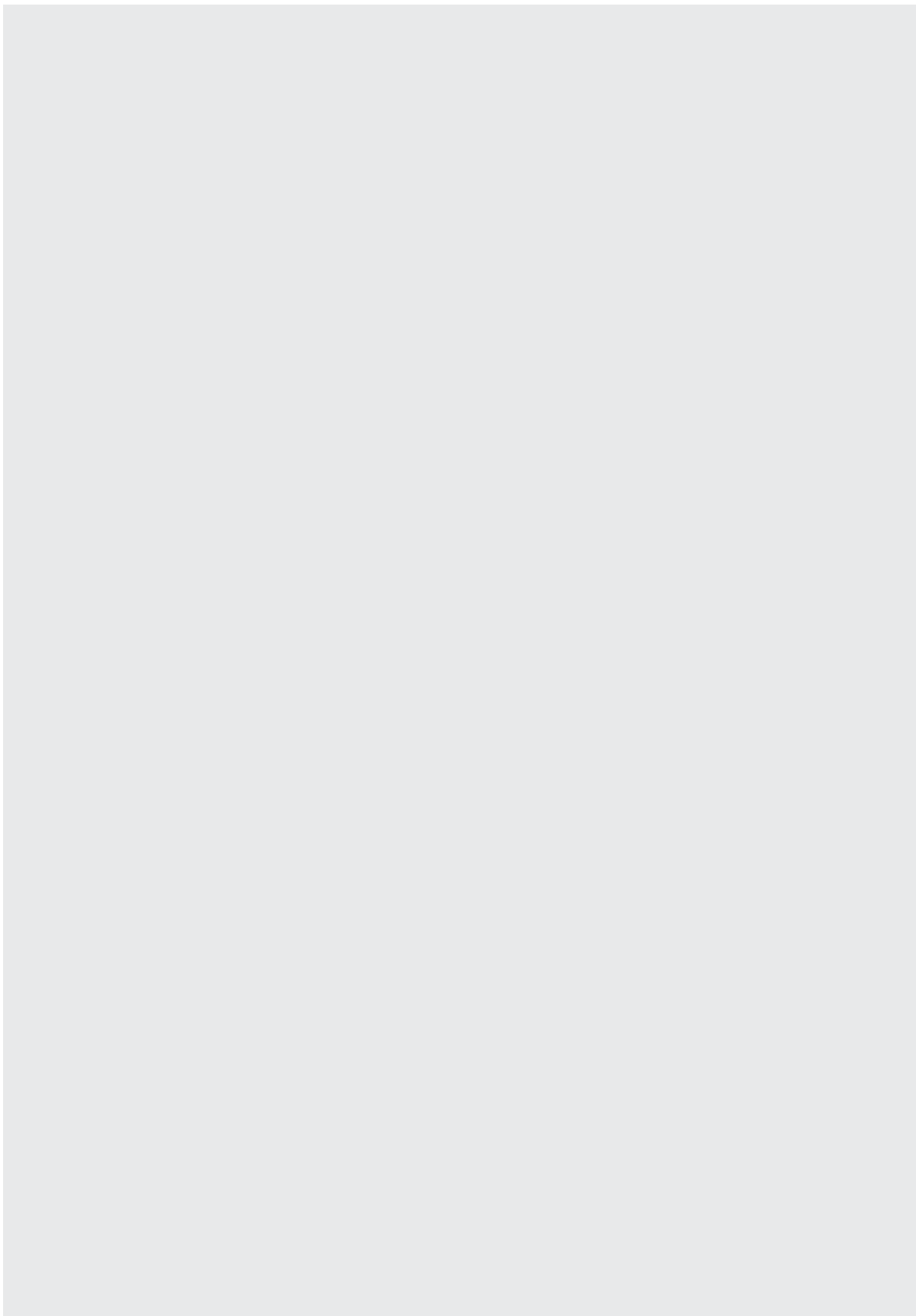


Handwritten Arabic calligraphy in a dense, overlapping style, likely a form of Rika script. The text is written in black ink on a light background and is oriented vertically, reading from right to left. The script is highly stylized and fluid, with many characters overlapping and some appearing to be written in a cursive or shorthand manner. The overall appearance is that of a dense, continuous flow of text, possibly a religious or philosophical treatise, given the presence of words like 'الله' (Allah) and 'عليه السلام' (upon him be peace).



Notas de Leitura



Fantasmagories, mythologies, nostalgies

René Pélissier

pp. 325-342

Généralités et regroupement de plusieurs pays

«La mémoire tue parfois la vie» disait la compagne du poète René Char, alors essayons ici d'en dégager, malgré tout, les bienfaits pour les générations à venir. Pourquoi? Parce que l'on va rencontrer dans cette chronique quelques spécimens d'auteurs qui l'exploitent, la détournent ou la détournent à leur profit. Feignons, donc, d'entrer dans leurs chimères, sans nous déguiser en professeur de la vérité vertueuse. Fluctuante dans ses multiples versions, avec ou sans ses voiles, l'Histoire peut aussi servir de détartrant puissant. Mais il est, hélas, toujours provisoire et jamais sans produits concurrents.

Dans le domaine des livres de poids et intimidants, la palme revient pour commencer à **The Palgrave Handbook of African Colonial and Postcolonial History**¹. Editée par Palgrave Macmillan, cette somme publiée par Springer Nature constitue une synthèse imposante, ambitieuse et nécessaire dans ses intentions. Elle occupe deux lourds volumes. Chacun des deux comporte 26 chapitres, soit au total 52 chapitres, dont l'énumération intégrale exigerait une page de la revue. Elle recueille les contributions d'auteurs anglophones de naissance (pour la plupart) ayant répondu à l'invitation des deux maîtres d'œuvre d'origine africaine qui sont professeurs dans deux universités américaines. Pour essayer de combler les trous, ils ont fait appel à quelques africanistes blancs et peut-être africains-américains et à une petite poignée d'Européens homéopathiques pour montrer que l'on n'est pas sectaire. Parmi les grands thèmes retenus, citons les suivants: écologie, administration, esclavage, économie, études de genre, christianisme, éducation, médecine, urbanisme, migrations, enfance, littérature, arts, politiques internes et externes, colonialisme, historiographie, guerre froide, sécessionnisme, relations avec les grandes puissances, diaspora, théologie, panafricanisme, sexualité, sports, médias, etc. Un seul chapitre concerne l'administration, l'économie et la société dans l'Impéριο africain de Lisbonne, de 1900 à 1975, dont l'auteur sait de quoi il parle et est compétent en langues autres que l'anglais, ce qui fait que sa bibliographie ne contient pas certaines monstruosité orthographiques que l'on retrouve dans au moins une contribution non relue.

En résumé, dans son encyclopédisme militant, ce texte pourra trouver sa place dans certaines high schools et universités à prédominance afro-américaine, plus dans quelques pays linguistiquement vassaux. Cela fera déjà une belle clientèle non rebutée par le prix - justifié, d'ailleurs. Reste à savoir si les bibliothèques des anciennes métropoles européennes y trouveront leur retour sur investissement. Et les africanistes ou autres spécia-

¹ Shanguhya, Martin S. & Falola, Toyin (coord.) (2018), **The Palgrave Handbook of African Colonial and Postcolonial History**, Heidelberg (Allemagne), Springer Nature, Vol. I **Colonial Africa**, pp. XXXI-657; Vol. II **Postcolonial Africa**, pp. XXXI-(659-1369).

listes exigeants n'auraient-ils pas aimé quelques développements moins conciliants sur l'explosion démographique incontrôlée, le rôle des forces armées, la corruption, le tribalisme, l'exode rural, la fuite des cerveaux, les «démocraties» et quelques autres thèmes douloureux? Mais, dira-t-on, la démarche encyclopédique à vocation propédeutique ne vise pas le même public que celui des ONG. Soit, et passons à deux exemples d'un *coming out* historiographique au Portugal. Ils affichent la couleur, dès l'introduction. Avec eux, c'est sans ambiguïté. **História a História. África**² consiste en la transcription annotée de la présentation orale d'une série télévisée portugaise, destinée à un grand public qui a, plus ou moins, été bercé par les chimères de l'historiographie ultranationaliste et leur persistance à l'école depuis 1974. C'est donc un travail de dégrisement ou de désintoxication qui démonte les «vérités» de l'Estado Novo et de ses prédécesseurs, que l'auteur remplace parfois par une vision diamétralement ouverte à certaines thèses, si fragiles soient-elles, des nationalistes africains actuels, dans leur période initiale. Il consacre donc tout un chapitre à des thèmes aussi variés que: 1.º) l'occupation effective (la «pacification»), démolissant du même coup le culte des héros; 2.º) l'échafaudage législatif de Salazar; 3.º) la Casa dos Estudantes do Império; 4.º) le rôle de la PIDE en Afrique; 5.º) Norton de Matos en Angola; 6.º) la Diamang; 7.º) les révoltes de 1961 en Angola; 8.º) le colonat du Limpopo; 9.º) Cahora Bassa; 10.º) les bouleversements de 1974; 11.º) la pseudo-guerre de Batepá (14 pages pour un épisode aussi controversé, bref et limité à São Tomé); 12.º) la guerre de Guinée [14 pages aussi, pour un drame d'une tout autre ampleur dans le temps (1963-1974) et l'espace]; 13.º) et finalement l'exode des «*retornados*» dont Fernando Rosas souligne le succès logistique, vu de Lisbonne.

En filigrane, le choix des sujets abordés semble avoir été établi en fonction des intérêts prêtés aux générations actuelles. Les sacrifices des militaires envoyés en Afrique ne sont pas sa préoccupation majeure. Au crédit de ce livre de grande vulgarisation, on dira qu'il était et reste nécessaire, car les vieux fantômes du roman colonial portugais sont immortels. Apparemment! Bonnes illustrations.

Racismo em português. O lado esquecido do colonialismo³. Le texte est celui d'une journaliste portugaise s'étant rendue dans les cinq PALOP pour interroger quelques dizaines de locaux sur les manifestations de racisme dans leur pays et en Métropole. Son but est de démontrer que les Portugais sont, eux aussi, racistes et qu'ils ont, volontairement ou non, par leur politique ou leur comportement, contaminé les populations. Ce parti pris vise à combattre là aussi l'enseignement colonialiste dispensé naguère. L'enquête empirique à laquelle elle s'est livrée révèle que le racisme ordinaire peut être anti-blanc, anti-métis ou anti-noir, selon les attitudes et les réponses des protagonistes de son échantillon. Parmi les «surprises» mémorables, c'est au Mozambique que l'auteure découvre que c'est dans cette ancienne colonie que la population est la moins raciste à l'égard des blancs, l'Angola se situant à l'opposé. Ces résultats attendent des confirmations fondées sur des méthodes plus scientifiques, mais il est clair que chacun d'entre nous est toujours l'auteur ou la victime d'une manifestation plus ou moins accentuée d'un racisme déclaré ou tacite. Il est bon que ce soit une Portugaise qui l'affirme sans restriction mentale et non plus un étranger «malintentionné».

2 Rosas, Fernando (2018), *História a História. África*, Lisboa: Tinta da China & RTP Edições, pp. 199, photos noir et blanc.

3 Henriques, Joana Gorjão (2016), *Racismo em português. O lado esquecido do colonialismo*, Lisboa: Tinta da China, pp. 230.

Poursuivons vers un domaine très rarement visité: l'histoire coloniale comparée, en raison soit de la paresse, soit de l'ignorance linguistique ou, tout simplement, de l'absence de la documentation nécessaire dans les bibliothèques, à la disposition de qui voudrait se lancer dans les pas de l'auteur de **Colonies de peuplement. Afrique, XIX^e-XX^e siècles**⁴. Comment dans les ex-métropoles pourrait-on mettre en parallèle ce qui se passait dans les colonies des concurrents, alors que les pseudos centres de recherche locaux n'ont même pas tous les textes étrangers concernant leurs propres colonies nationales? Allez trouver, par exemple, quelqu'un au Portugal qui voudrait, à partir des seules universités de Lisbonne ou de Porto, se lancer dans une étude approfondie de la colonisation britannique dans les deux Rhodésies ou de l'italienne dans le Dodécannèse, voire de l'espagnole aux Philippines ou, plus proche géographiquement, de l'allemande en Afrique orientale? Mais même dans des pays plus riches, le comparatisme, et l'histoire coloniale connectée ne tentent pas les amateurs. Il n'y a qu'à voir les thèmes retenus de nos jours par les doctorants en France et savoir pourquoi, lorsque nous nous sommes intéressé en profondeur à la colonisation portugaise moderne au milieu de la décennie 1960-1970, il nous a fallu acheter les centaines de livres et les revues qui n'existaient pas à Paris, à l'époque.

Il convient à cet égard de rendre hommage à un historien universitaire (Ecole normale supérieure) qui, le premier, a compris qu'un exercice aussi complexe que l'étude de la figure du colon européen en Afrique ne prenait tout son sens que si on le traitait en regardant ce qui se passait hors des frontières tracées par les différents dépeceurs de l'Afrique. Le livre présenté dans cette sous-section est donc le résultat d'un travail de recherche colossal et, à ce jour, unique en français de par sa minutie. Il analyse l'évolution économique et politique des communautés de colons blancs installés à demeure en Algérie (et subsidiairement au Maroc et en Tunisie), de Boers et de Britanniques en Afrique du Sud (avec ses prolongements vers le Nord), d'Allemands au Sud-Ouest africain, d'Italiens en Libye et dans les deux terrains de chasses impériales de l'Éthiopie (Érythrée et Somalie) et, marginalement, de Belges au Congo Léopoldien. Pour le lecteur lusophone, c'est la part accordée aux colons en Angola et au Mozambique qu'il doit retenir. C'est vraiment d'une longueur et d'une finesse inhabituelles. Nous n'osons pas en dire tout le bien qu'elle mérite car nos appréciations élogieuses à ce sujet contrarieraient l'éthique professionnelle que doit observer le critique, étant donné que la partie angolaise est fondée uniquement sur ce que nous avons publié, il y a quarante ans, dans les centaines de pages pertinentes de notre *Colonie du Minotaure* et du *Naufrage des Caravelles*, Editions Péliissier, 1979-1980 (jamais traduites en portugais).

C'est donc une plongée vertigineuse dans la sociologie et occasionnellement la psychologie d'émigrants sédentarisés et parfois agressifs à l'égard des autorités métropolitaines et des Africains, plus ou moins spoliés ou réduits au rôle de manœuvres indispensables, mais potentiellement dangereux. Joël Michel ne semble pas porter dans son cœur les colons d'Algérie (en particulier) dont il dénonce les méthodes ayant permis à de pauvres bougres de devenir provisoirement les maîtres d'une grande partie du foncier et des premiers occupants du sol. Pour une colonisation tardive comme la portugaise en Afrique centre-australe, les problèmes étaient surtout liés à la fiscalité et au travail obligatoire des *indigenas*. Le peuplement urbain des métropolitains, en pleine expansion, à partir de 1961, était surtout en voie de consolidation inachevée en 1974. Lutter contre les horloges a souvent été l'un des traits de la colonisation portugaise dans le monde.

4 Michel, Joël (2018), **Colonies de peuplement. Afrique, XIX^e-XX^e siècles**, Paris: CNRS Editions, pp. 417, index.

Enchaînons avec une auteure espagnole écrivant en portugais et qui est incontestablement une experte des relations diplomatiques «ouvertes» ou «clandestines» entre Madrid et Lisbonne, à propos de l'Afrique salazariste. **A PIDE no Xadrez Africano**⁵ est une extension de sa spécialité. Elle met en scène un membre important de la PIDE, tourné vers le recueil de l'information propre à couper l'herbe sous le pied des mouvements nationalistes en lutte contre le colonialisme et les militaires portugais en campagne pour le maintenir. On le voit en activité en Angola, à Brazzaville, Kinshasa, Lourenço Marques et surtout à Bissau sous Spínola, et dans les conversations secrètes avec le Sénégal et le Zaïre, sans parler de la Rhodésie. La force du livre provient de la mémoire de l'*Inspector*, appuyée par un travail sérieux dans les Archives compétentes de Lisbonne, Madrid et françaises. Cette éminence grise des hautes sphères «pidesques» nous confirme dans notre opinion sur l'efficacité internationale de la PIDE. Accessoirement, on apprend quelques éléments sur l'«évaporation» des agents de l'organisation en 1974, et leur sort assez confortable avant leur fuite vers l'Afrique du Sud et leur reconversion professionnelle.

Chez le même éditeur, on signale la deuxième édition de **Diplomacia Peninsular e operações secretas**⁶ qui avait été publiée sous le même titre en 2013 et dont nos commentaires plutôt positifs ont été repris dans René Péliissier, *Portugal-Afrique-Pacifique*, Editions Péliissier, Orgeval, 2015, p. 479. Restons dans les rééditions, mais avec celles qui sont augmentées et, à ce titre, sont plus utiles que les princeps lorsqu'il s'agit d'une bibliographie en cours.

Bibliografia sobre o fim do Império⁷ en est à sa troisième mouture, ce qui est encourageant puisqu'elle enregistre 632 auteurs, alors qu'elle n'en avait que 272 dans sa version initiale. L'Angola revendique 193 auteurs, la Guinée douloureuse 149 et le Mozambique 122, reflétant ainsi l'intensité relative des combats, la durée des opérations, la couverture médiatique, les effectifs militaires engagés, etc. Plus ou moins, car pour dresser des tableaux comparatifs satisfaisants il faudrait connaître le nombre d'auteurs «*retornados*» et vérifier si tous les livres cités correspondent vraiment à la «fin de l'Empire». C'est-à-dire que le maître d'œuvre du fascicule a eu réellement chaque titre entre les mains. Nous qui n'avons pas cette possibilité, nous avons quelques doutes sur le bien-fondé d'inclure - mais nous pouvons nous tromper - une *Descida do Amazonas* (1637-38 selon le dictionnaire Larousse) dans un Império qui pour nous s'arrête en 1975-1976, en Afrique et à Timor. Le risque en acceptant des entrées non lues est de trop faire confiance aux informations non contrôlées. Telle quelle, la troisième édition doit cependant être tenue comme un sérieux point de départ vers une «exhaustivité» irréalisable dans l'immédiat. Mais saluons l'effort du compilateur qui, s'il parvient à atteindre un jour son objectif, aura regroupé probablement 8 à 900 auteurs, tant portugais qu'étrangers. Courage pour la 4^{ème} édition, mais avec des limites temporelles clairement définies!

Avec John P. Cann nous sommes en territoire connu. Son **Portuguese Commandos**⁸ est dans la même veine que ses gros ouvrages antérieurs: l'exaltation et la glorification des

5 Tiscar, Maria José (2017), **A PIDE no Xadrez Africano. Angola, Zaire, Guiné, Moçambique. Conversas com o Inspector Fragoso Allas**, Lisboa: Edições Colibri, pp. 353 dont 20 pages de photos noir et blanc et 50 pages de documents secrets, index.

6 Tiscar, Maria José (2017), **Diplomacia Peninsular e operações secretas na Guerra colonial**, Lisboa: Edições Colibri, pp. 457.

7 Cunha, Manuel Barão da (2018), **Bibliografia sobre o fim do Império, 3.ª edição**, Linda-a-Velha: DG edições, Oeiras, Programa Fim do Império, pp. 65.

8 Cann, John P. (2016), **Portuguese Commandos. Feared Insurgent Hunters. 1961-1974**, Solihull (Angleterre): Helion & Company. Diffusé également par Casemate (Oxford), pp. 64, photos noir et blanc.

troupes portugaises et en particulier des troupes de choc en Afrique de 1961 à 1974. Il fait semblant d'ignorer ou de tenir pour négligeables les études ou témoignages contraires à ses conclusions, ne s'appuyant que sur les archives officielles portugaises de l'époque et les souvenirs et points de vue des officiers supérieurs portugais survivants. Mais il n'écrit jamais de livres inutiles, car il a le génie des détails peu connus des spécialistes. On apprend ainsi que les *comandos* (au fil des années environ 9 000 hommes surentraînés) enregistrèrent 357 morts, 28 disparus, 771 blessés au combat, soit environ 10 % des pertes totales de l'Armée de Terre en Afrique. Chiffres à confirmer. Comme son lectorat est captif de la bravoure des soldats exotiques, il lui en fournit une brassée sans trop se soucier des dégâts psychiques invisibles ou sous-jacents. Sans tomber dans une propagande ridicule chantant, contre vents et marées, les louanges de la guérilla (jusqu'à l'in vraisemblance), certains auteurs américains ont établi un équilibre plus réaliste (cf. Thomas H. Henriksen et son étude sur la guerre d'indépendance au Mozambique, 1964-1974). Qu'elle ait duré aussi longtemps dans un terrain aussi hostile que le Nord-Mozambique trahit l'excellence des troupes d'élite portugaises, aussi bien que la faiblesse du FRELIMO, malgré tous ses appuis extérieurs et les sentiments d'une grande partie de la population africaine.

Continuons avec John P. Cann: **The Paras**⁹ est du même tonneau et avec les mêmes objectifs. Mais il s'est surpassé en faisant l'historique des tout premiers parachutistes portugais, sous l'égide des Australiens à Timor pendant la Deuxième Guerre mondiale, avant d'enchaîner plus classiquement sur les unités employées dans les trois colonies continentales africaines. Il présente à cet égard des détails sur la mort (25 septembre 1968) du Dr. Américo Boavida (MPLA) qui sont en contradiction avec la version édulcorée du MPLA, dans sa base de Hanoi II, au Sud-Est Angola. Comme il ne cite pas le témoignage (reportage) du livre de Don Barnett (qui était sur place), il n'y a pas de vérité moyenne avec lui. La neutralité est une variable d'ajustement dans ses pages. En 1975, il y avait quatre bataillons de *paras*, selon lui, déployés en Afrique (environ 1 900 hommes). On estime leurs pertes au combat à 160 morts pendant la guerre de 1961-1974. On doit, également, lire ce texte pour avoir une version unilatérale qui rend hommage au général Kaulza de Arriaga. Pourquoi pas, au point où nous en sommes?

Comme chacun sait, les photographes ont joué un grand rôle dans la guerre de propagande livrée par les deux camps en 1961-1974. Du côté portugais, nous recommandons **Africa. Quatro ases e uma dama**¹⁰. Le thème mineur du livre est, évidemment, les combats, mais peu et pas seulement, car on y rencontre maintes vues consacrées au quotidien du soldat et aux populations locales bouleversées par les «*acontecimentos*». Deux des cinq auteurs sont des reporters de guerre, deux autres des jeunes officiers, photographes amateurs, et la «*dama*» une artiste (peinture, sculpture), mais aussi dessinatrice, gastronome et naturaliste (amie des baobabs). Les PALOP sont tous concernés et quelques centaines de milliers de Portugais avec eux, ce qui fait pas mal de monde, de part et d'autre des nostalgies. Certains commentaires dans le texte ont de l'importance du point de vue historique.

9 Cann, John P. (2016), **The Paras. Portugal's First Elite Force in Africa, 1961-1974**, Solihull (Angleterre): Helion & Company. Diffusé également par Casemate (Oxford), pp. 72, photos noir et blanc.

10 Farinha, Fernando & Gouveia, Daniel & Falcão, Conde & Cunha, Pedro & Morais, Maria (2017), **África. Quatro ases e uma dama**, Lisboa: Âncora Editora, Oeiras, Programa Fim do Império, pp. 184, nombreuses photos noir et blanc et couleur.

Arrive maintenant un bloc d'origine ou d'obédience sud-africaine, avec en premier **Biafra's War 1967-1970**¹¹. C'est du Venter traditionnel qui continue à publier à un rythme de mitrailleuse. Lui, c'est un vieux reporter de guerre et il aime ça. Fidèle à ses habitudes, il préfère un assemblage de chapitres impressionnistes à un récit structuré. Nous nous attendions à voir quelques échappées sur le pont aérien São Tomé-Biafra. En fait, il y a peu de chose sur le rôle stratégique du Portugal dans ce conflit qui empeste le pétrole, pour se solder par peut-être un million de morts (de faim et de maladies pour la plupart). Toutefois, on relève un chapitre sur l'infrastructure et l'organisation «clandestine» des compagnies d'aviation, improvisées pour acheminer armes et alimentation à partir de Lisbonne, Bissau et São Tomé, et également la reproduction d'un article sur les souvenirs d'un pilote mercenaire portugais.

Avec d'autres ambitions, un historien féru d'histoire militaire autocentrée sur l'Afrique du Sud, Ian van der Waag¹², nous surprend par son approche. L'intéressent, non les combats livrés par ses concitoyens depuis la guerre des Boers, jusqu'à la fin de l'apartheid, mais l'évolution et le rôle de leur Armée nationale, notamment en matière de politique de défense. De ce fait, il n'attribue que quelques pages (pp. 245-282) aux interventions répétées de l'Afrique du Sud en Namibie et en Angola. Des toponymes comme Cuito Cuanavale, Lomba, etc., hauts-lieux de la mythologie martiale habituelle depuis 1975, ne sont même pas répertoriés dans l'index. Pas de panégyrique: presque tout porte sur les structures!

On pensera tout ce qu'on voudra de l'acharnement des Afrikaners à poursuivre une idée ou un concept jusqu'à épuisement des lecteurs, mais on peut affirmer qu'il y a dans la culture de la population blanche locale un public étonnamment large pour s'intéresser à des théories militaires qui ailleurs dans des Etats beaucoup plus puissants que l'Afrique du Sud, sont réservées à une élite d'officiers supérieurs. A preuve le concept de la «Mobile Warfare», dont l'invention est revendiquée par Roland de Vries (et ses émules ou admirateurs) qui remporta quelques victoires de ses blindés en Angola. Maintenant ils en sont à chercher à l'exporter dans toute l'Afrique ayant des forces armées modernes de quelque envergure. **Mobile Warfare for Africa. On the Successful Conduct of Wars in Africa and Beyond**¹³ est une sorte d'«ovni» dans l'édition spécialisée.

Les frères Castro et le commandement de l'Armée angolaise continuaient et continuent à soutenir qu'ils ont battu les Sud-Africains, mais les auteurs dans la mouvance de Roland de Vries en sont dorénavant à donner aux armées africaines des recettes ou des conseils pour gagner leurs combats contre les mouvements insurrectionnels intérieurs ou leurs ennemis extérieurs. Nous n'avons pas les compétences nécessaires pour trancher dans ces querelles de stratèges en chambre ou, plus modestement, de tacticiens du terrain. Ce qui est à notre portée, au vu de l'**Atlas** et de sa richesses cartographique exceptionnelle, c'est de dire que seule l'Afrique du Sud, même militairement dégraissée, est capable de suivre «de sa fenêtre» tous les conflits qui ont ravagé le continent noir et le déchirent (y compris en République centre-africaine ou dans les confrontations Erythrée-Ethiopie),

11 Venter, Al J. (2018), **Biafra's War 1967-1970. A tribal conflict in Nigeria that left a million dead**, Solihull (Angleterre): Helion & Company. Diffusé également par Casemate (Oxford), pp. 314 + 16 p. de planches couleur, nombreuses photos noir et blanc.

12 Van der Waag, Ian (2018), **A Military History of Modern South Africa**, Abingdon (Angleterre): Casemate UK, pp. XIII-388 + 16 p. de planches noir et blanc.

13 De Vries, Roland & Burger, Camille & Steenkamp, Willem (2017), **Mobile Warfare for Africa. On the Successful Conduct of Wars in Africa and Beyond - Lessons learned from the South African Border War**, Solihull (Angleterre): Helion & Company. Diffusés également par Casemate (Oxford), Vol. 1, pp. 390, illustrations noir et blanc. Vol. II **Atlas**, pp. 96 dont 36 cartes noir et blanc et couleur et 26 p. de photos et illustrations couleur.

voire beaucoup plus loin. Un ouvrage difficile à lire mais qui pourrait peut-être à la longue se trouver dans les bibliothèques des états-majors d'au moins 50 pays dans les années à venir. Ou est-ce un «pipe dream» d'anciens officiers en retraite?

Toujours dans le même registre des livres qui englobent plusieurs pays sous une même couverture et qui sont à cheval sur la guerre hors frontières en Afrique centre-australe, on se doit de signaler des épisodes vécus ou racontés à l'auteur par des participants fiers d'avoir été mêlés à des faits d'armes. Le cas le moins croyable (mais il est vrai) est celui de Dave Barr qui, lui, est un maniaque du danger et des extrêmes: il aime la guerre et la discipline la plus rigide et la plus dure qu'on impose aux soldats d'élite pour s'y préparer. **Four Flags**¹⁴ comporte un sous-titre propre à décrire l'odyssée d'un soldat professionnel qui s'engage à 17 ans dans le corps des Marines américains, combat au Vietnam sous son drapeau, puis, inadapté à la vie civile, émigre clandestinement en Israël... pour s'engager dans les parachutistes. Même l'apprentissage de l'hébreu ne parvient pas à satisfaire son goût des défis qu'il semble collectionner. Son temps terminé, il part en Rhodésie en lutte contre les nationalistes africains. Pas beaucoup de tendres éphèbes parmi les mercenaires de l'époque (1979-1980)! Et, là aussi, ce n'est pas assez pour lui. Alors il part en Afrique du Sud où la SADF lui ouvre les bras et il retrouve le danger dans les unités les plus entraînées physiquement qui lui offrent une sorte de béatitude existentielle. Jusqu'au jour où il saute en 1981 sur une mine en Angola. Et commence pour lui son chemin de croix dans les hôpitaux militaires où, après vingt opérations, on finira par l'amputer partiellement des deux jambes. Mais il réclame à cor et à cri sa réintégration dans une unité combattante et finira, une fois appareillé, par l'obtenir dans un véhicule blindé. On l'a introduit ici car il témoigne de l'environnement qui entourait les activités militaires de Pretoria en Namibie et au Sud-Angola. De bagarreur alcoolique, il est devenu le motocycliste de l'impossible, capable de conduire une grosse moto autour du monde (83.000 miles) ou de traverser avec elle l'Europe et toute la Sibérie en hiver. Et il écrit dans une langue magnifique pour raconter sa vie d'aventurier en uniforme tropical.

Green Leader¹⁵ oriente le lecteur vers l'inextinguible nostalgie des Rhodésiens blancs en exil. Abattre, le 3 septembre 1978, un avion civil d'Air Rhodesia et massacrer au sol les survivants, sur ordre de Joshua Nkomo, chef de la ZAPU, basé en Zambie, n'était pas un crime de guerre que les autorités blanches de Salisbury allaient accepter sans riposter. L'essentiel de la monographie est consacré à l'opération (19 octobre 1978) de représailles que son aviation militaire et les troupes surentraînées qu'elle embarqua, montèrent contre les bases et les camps de Nkomo en Zambie. Il est difficile de prendre pour argent comptant les chiffres avancés par l'auteur de 500-1.500 (?) morts. Moins connu est un deuxième acte de guerre ordonné par Nkomo qui fait abattre par un missile soviétique en février 1979 un appareil de la ligne régulière Kariba-Salisbury: 59 morts, pas de survivants! Entre en scène de ce fait un autre belligérant: l'Angola du MPLA qui a accepté que les Soviétiques et les Cubains entraînent sur son territoire une partie des guérilleros de Nkomo, dont son principal camp se situe près de Luso/Luena, à 950 km de la frontière rhodésienne. On est là à la limite du rayon d'action des appareils obsolètes des aviateurs rhodésiens qui se font donc aider par les Sud-Africains, à la fin de février 1979. L'auteur a délibérément sacrifié

14 Barr, Dave (2017), *Four Flags. The Odyssey of a Professional Soldier. Part 2 - Rhodesian Security Forces, 1979-1980; South African Defense Force, 1981-1983*, Solihull (Angleterre): Helion & Compagny, pp. 365 dont plusieurs photos noir et blanc.

15 Pringle, Ian (2016), *Green Leader. Operation Gatling. The Rhodesian Military's Response to the Viscount Tragedy*, Solihull (Angleterre): Helion & Company, pp. 242 dont plusieurs photos noir et blanc et couleur.

cette deuxième attaque qu'il escamote pratiquement. On doit chercher ailleurs les détails de cette incursion musclée sur le sol angolais. C'est dommage. Peut-être dans un prochain récit de Ian Pringle?

Guiné

Deux donneurs de leçon en exil et un ethnologue-sociologue allemand qui offre une monographie modèle aux Guineenses qui voudraient entreprendre des études fondamentales, aux confins de la science politique et même de l'histoire récente de leur pays. On sent immédiatement l'écart existant dans la conception et l'exposition de certaines recettes de nature à redresser le pays, et un travail scientifique approfondi selon les canons universitaires. Que trouve-t-on dans le texte de Luís Barbosa Vicente, **Guiné-Bissau**¹⁶? Du bon sens et une certaine générosité dans le diagnostic des faiblesses et des carences locales qui ont empêché un début de décollage depuis l'indépendance. C'est un économiste et un politologue (né à Bissau en 1970), luttant contre le sous-développement. Il suggère des réformes institutionnelles. A notre humble avis, ce sera probablement insuffisant tant que la mentalité des aspirants au pouvoir à Bissau, et leur âpreté aux gains personnels ne changeront pas. Moins le gâteau à se partager est important, plus l'instabilité prospérera. A ce jour, malgré l'aide extérieure et le sursaut de quelques poignées d'exilés qui préconisent des solutions, on ne voit pas clairement émerger durablement une force capable de renverser les choses. Le manque de sérieux dans la vie privée de certains comploteurs en exil décrédibilise leurs efforts. Ce n'est pas avec des promesses électorales fallacieuses que le pays sortira de la dérégulation. Détruire c'est facile, construire exige d'autres ambitions pour le bien public d'un pays. Quoi que l'on dise sur son désir d'unité.

Santos Fernandes¹⁷ relève de la même catégorie que l'auteur qui le précède. Pendant la guerre, conduite de main de maître par Amílcar Cabral, les factions ethniques et sociales à l'intérieur et à l'extérieur du PAIGC étaient visibles, mais absentes des écrits des étrangers (rares) qui appliquaient à la lettre, sans y regarder de plus près, des schémas valables dans des Etats anciens en Europe ou en Amérique. L'indépendance ne fit pas disparaître ces fêlures fréquentes en Afrique noire. Diplômé en gestion d'entreprises, notre auteur n'a aucun mal donc à analyser les failles de certains politiques à qui il voudrait étendre les enseignements réservés aux cadres du secteur privé, dans un pays qui n'a pas d'économie viable à proprement parler, et où les critères de réussite gravitent autour d'impératifs d'appropriation personnelle de la «richesse nationale». Les bailleurs de fonds étrangers voient surtout des reculs depuis la période coloniale, laquelle avait, tant bien que mal, assuré l'autosuffisance alimentaire pour une population bien inférieure en nombre à l'actuelle. Plus de 40 ans après, où en sont les résultats des apprentis thaumaturges? L'un des mérites subsidiaires du livre est qu'il donne une courte bibliographie sur la période récente.

Mais rien de comparable avec les 28 pages que Christoph Kohl¹⁸ consacre aux centaines de sources qu'il a utilisées pour s'attaquer à un problème que certains considéreront peut-être comme mineur ou secondaire: l'intégration nationale par l'adoption en cours

16 Vicente, Luís Barbosa (2016), **Guiné-Bissau, das contradições políticas aos desafios do futuro**, Lisboa: Chiado Editora, pp. 171, illustrations.

17 Fernandes, Santos (2017), **Lideranças na Guiné-Bissau: avanços e recuos**, Lisboa: Chiado Editora, pp. 211.

18 Kohl, Christoph (2018), **A Creole Nation. National Integration in Guinea-Bissau**, New York & Oxford: Berghahn Books, pp. XII-235.

du créole *guineense* qui, selon lui, diffère du créole cap-verdien. On parle, ici, du seul point de vue linguistique. Véritable somme des nuances et des fluidités, le texte cherche à identifier l'origine, les variantes, les mélanges ethniques d'un milieu essentiellement urbain qui, d'après l'auteur, intervient dans la consolidation de la Guinée-Bissau, laquelle cherche encore à surmonter la fragilité actuelle due à l'émiettement tribal, pour appeler les choses par leur nom le plus brutal. Kohl n'a pas de prescriptions curatives et il est relativement optimiste dans son analyse de la vitrine «policée» que présentent les citadins instruits, masquant du même coup l'arrière-cour moins reluisante où survivent les rivalités, les jalousies et parfois les haines ethniques et leurs excès. Il n'est pas aveuglé par les «volontés» unificatrices de certaines élites modernes mais il démontre que dans une partie de l'Afrique de l'Ouest où le bloc francophone l'emporte numériquement, les Créolisants de descendance génétiquement ou linguistiquement lusophone, constituent une minorité non homogène, métissée ou non, qui déborde encore vers Ziguinchor et une partie de la Casamance, sans rien dire des «cousins» du Cap-Vert. On note l'attention qu'il porte aux manifestations d'entraide ou culturelles, et aux fêtes (le carnaval entre autres) de cette minorité. A condition de ne pas extrapoler rétroactivement, comme certains spécialistes l'ont fait, on peut accepter ses conclusions. Beau parcours pour ceux que les Portugais appelaient les «chrétiens» ou plus communément les *grumetes*, tantôt alliés, tantôt ennemis des colonisateurs aux siècles antérieurs.

Angola

Avant d'essayer d'escalader le massif angolais le lecteur nous pardonnera peut-être de citer une anecdote personnelle. Au début de la décennie 1970-1980, nous assistâmes à une soutenance de thèse qui se déroulait plutôt bien pour le candidat jusqu'à ce que la seule femme membre du jury, une historienne de fraîche date (les études d'histoire africaine à la Sorbonne en étaient encore à leur début, et les femmes rarissimes dans cette vaillante cohorte pionnière), interpelle le malheureux doctorant d'âge mûr en lui reprochant d'avoir écrit son texte dans un style trop littéraire: «vous écrivez trop bien!». Elle laissait ainsi entendre que la forme chez lui l'emportait sur le fond. Choqué par une telle remarque qui sentait ses origines et ses motivations politiques (en plein Paris, un oukase digne d'émaner de l'Académie des sciences d'une quelconque république populaire de l'époque), je me jurai *in petto* de ne jamais porter au débit d'un auteur d'avoir soigné son style. Bien mieux, au fil du temps, nous en sommes venu à accueillir les romanciers et les amateurs qui, touchés par la grâce, se piquent de se considérer comme des historiens. A condition, évidemment, qu'ils sacrifient aux exigences d'un travail d'historien.

L'auteur qui suit a une tentative historicisante honorable sur Cabinda à son actif et maintenant il s'est attaqué à une tâche immense, en seulement quelque 800 pages: écrire une histoire globale de tout l'Angola, alors qu'il est plus connu pour ses essais littéraires et ses nombreuses incursions dans le domaine de la fiction. Sa langue nous paraît fluide et ne pas souffrir d'effets de style pompeux. En tout cas, elle est claire et à la portée d'un Angolais de la classe moyenne. Par ailleurs, il a recours à de nombreuses pages provenant d'écrivains angolais. A tout cela nous applaudissons et, comme lui, nous reconnaissons qu'il n'existe toujours pas, *en quelle que langue que ce soit*, une véritable **História de Angola**¹⁹ qui soit à notre goût.

19 Pinto, Alberto Oliveira (2017 pour la deuxième édition), *História de Angola da Pré-História ao Início do Século XXI*, Lisboa: Mercado de Letras, pp. 824, index seulement dans la deuxième édition.

Cela étant dit, il y a dans son ouvrage qui est courageux un déséquilibre terrible entre les pages consacrées au Reino de Kongo, aux Etats mbundu et à la Lunda, et le reste de l'Angola. Elles représentent plus de 400 pages pour les XV^e, XVI^e, XVII^e, XVIII^e siècles, mais laissent de côté la moitié de l'Angola actuel! Pourquoi? Parce que les sources européennes n'existent pas à leur propos ou n'ont pas encore été exploitées. Ce qui fait que la première ethnie angolaise par le nombre, celle des Ovimbundu et apparentés, apparaît comme la spectatrice de cette version qui fait la part trop belle au socle colonial initial de l'axe Luanda-Malange. Dans la situation présente, c'était inévitable, car les travaux d'approche antérieurs manquent ou plutôt n'ont pas été utilisés par l'auteur, notamment ceux réalisés à l'étranger. L'historien Jules Michelet disait «Le grand historien est celui qui a une grande table», sous-entendant qu'il fallait maîtriser tout ce qui était accessible. C'est loin d'être le cas dans ce gros volume qui aurait dû être multiplié par trois, au minimum, pour couvrir en détail des sujets aussi critiques que la raison d'être de l'Angola des Portugais: la source majeure de la traite négrière dans l'Atlantique Sud, c'est-à-dire l'esclavage et ceux qui en profitaient. Ou également la conquête ou reconquête des voisins africains, face aux convoitises des concurrents européens au XIX^e siècle. Certes, il essaie de pallier les absences ou les silences des archives par une bonne dose d'histoire orale, d'ethnologie et même de linguistique. L'auteur est dans ces domaines comme un poisson dans l'eau, critiquant, révisant... ou adoubant une poignée d'adeptes du MPLA.

On ne voit pas non plus clairement qu'il ait fréquenté les archives pertinentes désormais ouvertes et classées, alors qu'il y a quelques années, c'était un magma interdit ou décourageant. Ce qui frappe le plus, peut-être, c'est sa non-utilisation d'études américaines, brésiliennes, ouest-européennes non lusophones, voire portugaises qui ont commencé le défrichage. Nous ne croyons pas que ce fut un choix délibéré de sa part, mais plutôt la légendaire pauvreté des bibliothèques portugaises et probablement angolaises, qui explique ces impasses. S'il avait consulté nos cinq livres (plus de 2.500 pages serrées) de bibliographies luso-africanistes commentées, disponibles malgré tout à la Bibliothèque nationale de Lisbonne, il aurait au moins pu mesurer le chemin parcouru par les angolnistes non-lusophones, qu'il n'a pas trouvés sur place.

Bref, avec les quelques libertés d'appréciation qu'il s'autorise à l'égard de la vulgate du MPLA, ce livre constitue un premier pas hésitant vers une histoire générale du pays qui satisfasse à la fois les historiens de métier et le grand public longtemps bercé par les griots et les mythologies colonialistes et nationalistes. Peut-être sera-t-il reconnu un jour comme l'Augustin Thierry (1795-1856) de l'historiographie angolaise, l'ami des écrivains de son temps, fasciné par les futurs Châteaubriand issus des mouvements indépendantistes locaux. Pour le moment, parmi les historiens et historiennes angolais méritant ce nom, nous n'en connaissons qu'une qui a travaillé en profondeur sur les archives. Mais nous sommes très mal informés, compte tenu de la quasi-impossibilité quand on vit à l'extérieur d'avoir accès aux travaux imprimés à Luanda. La complaisance et les louanges injustifiées des amis sont les ennemies des véritables historiens, car elles encouragent la routine répétitive, le manque de curiosité et l'inféodation aux pouvoirs du moment. Ce qui prime avant tout, c'est le réalisme et le travail, pas les compilations hâtives pour répondre à une commande. Jusqu'à présent, pour vivre dignement et s'exprimer librement en Afrique il est préférable que l'historien sérieux émigre. Et c'est tragique à long terme car quel est le rôle social de l'historien en Afrique au début du XXI^e siècle?

Bien différent est le pavé qui arrive ensuite. Le quatrième volume de l'ouvrage monumental qui a pour titre **Le Père Duparquet**²⁰ n'a d'autre ambition que de transcrire et

20 Duparquet, Charles (auteur) & Vieira, Gérard (éditeur) (2017), **Le Père Duparquet. Début de l'exploration en Afrique australe. Lettres et écrits. Tome IV (1877-début 1879)**, Paris: Editions Karthala, pp. 659 + 10 p. de planches photos noir et blanc, index.

d'annoter les lettres de ce missionnaire insatiable, au temps où ces religieux savaient se faire entendre. Il est utile pour suivre l'évolution de la mission de Landana et du débouché de la rive gauche du fleuve Congo dans l'Atlantique. Pour la seule année 1878, les lettres occupent 426 pages serrées et constituent une véritable encyclopédie géopolitique du Sud-Ouest africain, alors régenté - de loin - par quelques administrateurs britanniques avec qui il s'entend bien. C'est un homme de combat, hostile aux Jésuites. Il «vit à crédit», recueilli par le magistrat de Walfisch Bay et même par Palgrave, commissaire de la Reine Victoria au Damaraland. On rencontre dans ce tome d'étranges personnalités comme ce consul de Belgique au Cap qui suggère en 1878 de placer l'Ovamboland sous la tutelle de son pays. Et allez, donc!

Les Portugais recommencent à s'intéresser à Duparquet qui, lui, continue à vouloir faire d'Omaruru le siège de sa mission qu'il dessine sur le papier pour qu'elle englobe le bassin du Cubango, ce qui n'est pas innocent pour Lisbonne où l'on convoite aussi cette région du Sud-Angola, tel que nous le connaissons. Il est important de noter que les Congrégations catholiques, dont la sienne, se disputent pour se partager l'Afrique, *avant* même les gouvernements européens. Mais pour l'heure, il est toujours à la porte méridionale de son paradis perdu: les «dépendances» sud-orientales de la Huíla qu'il connaît depuis des années et dont il a été plus ou moins chassé par Luanda. Il faudra attendre le Tome V pour le voir reprendre pied dans l'Ovambo «angolais» et on l'y attend avec impatience, nous autres, historiens du Sud-Angola.

Le **João Roby**²¹ de João Freire ne doit pas dire grand-chose aux jeunes générations qui ont enterré les mythes coloniaux. Mais en 1936, le souvenir de cet officier de marine et celui de son frère étaient encore suffisamment vivaces pour qu'un auteur leur consacre alors une biographie élogieuse «officielle», à la mode du début de l'Estado Novo. Quant au Vau de Pembe que représente-t-il de nos jours pour le grand public en dehors des écoles militaires portugaises? Il n'est même pas répertorié dans l'index de l'**História de Angola** qui lui concède six lignes! C'est pourtant, en 1904, la plus grande défaite subie par le Portugal en un jour sur un champ de bataille en Afrique noire. Il est vrai que l'on préfère commémorer ses victoires plutôt que ses défaites. Donc, il aura fallu attendre la sortie de quatre pages spécifiques de nos *Guerres grises* (Editions Péliissier, Orgeval, 1978) pour que les africanistes étrangers soient informés de ce mini-Adoua lusitan, occulté ou ostracisé par le mépris quasi général qui régnait à l'époque à l'égard de la documentation coloniale portugaise, hors de l'Impéριο. Comme le João de la fratrie des Roby était officier de marine, il est heureux que le portrait psychologique qu'en dresse l'ancien marin João Freire vienne éclairer cet épisode tragique et oublié de l'histoire angolaise et y apporter des compléments d'enquête, tirés des archives de Lisbonne. Les fantômes et les fantasmagories se dissipent peu à peu sur cette victoire d'une partie des Ovambos qui habitent trop loin de Luanda pour que les créoles de la capitale s'en soucient vraiment, et pour que leur historiographe récent ait jugé bon de leur révéler en détail que les Angolais du Sud avaient été les grands vainqueurs en 1904. Bon travail de réhabilitation tardive par des marins qui opportunément rappellent que la conquête du Sud-Angola ne s'est pas déroulée dans un jardin d'enfants, et que c'est un élément majeur de l'histoire nationale (si l'on peut dire!) de l'Angola.

21 Freire, João (2017), **João Roby e o desastre do Vau de Pembe**, Lisboa: Academia de Marinha, pp. 120, photos noir et blanc.

Pour contenter la soif de connaissances des lettrés du nord, et en particulier de Luanda, présentons leur deux livres plus proches de leur quotidien. **O Cónego Manuel das Neves**²² est une biographie - conduite comme une enquête policière - d'un acteur quelque peu négligé dans la version MPLA des débuts de leur mouvement. Le chanoine était un métis très clair, passant pour blanc, défenseur en chaire des droits des Africains à l'indépendance. L'auteur, historien blanc, étudie: 1.º) l'action politique du prêtre à Luanda en faveur de l'indépendance et aussi 2.º) la prudence initiale de la PIDE, face à cet ecclésiastique ayant de l'influence à Luanda. Il est finalement arrêté, le 22 mars 1961, incarcéré et torturé puis transféré au Portugal, accusé d'avoir envoyé à Léopoldville des fonds à l'UPA dont il est censé être un membre influent de cette União (de Holden Roberto). Il sera assigné à résidence dans une maison religieuse des Jésuites, près de Braga où il mourut, le 11 décembre 1966, non jugé par crainte de la réaction du Vatican et des répercussions internationales possibles. Ce faiseur d'opinion sera reconnu tardivement par le MPLA officiel. Il avait 70 ans. Ce travail n'est pas de la propagande, mais une étude menée selon les règles: bibliographie étoffée et archives de la PIDE!

L'Opération Angola²³, par comparaison, fait dans les souvenirs engagés rédigés par deux pasteurs protestants américains, réunis pour exfiltrer 60 étudiants africains - dont certains blancs - du Portugal. Dans le rôle inattendu d'agents du renseignement ou de maîtres espions, ces deux évangélistes se débrouillent bien, profitant évidemment de leurs réseaux d'humanitaires. En deux groupes seulement, faire passer deux frontières à la barbe de deux polices politiques, dont une en guerre, implique des relations, probablement des connivences, et une importante mise de fonds. Sur les 60 étudiants, les deux auteurs indiquent la carrière de 19 d'entre eux dans les partis nationalistes, puis dans leurs pays respectifs (Cap-Vert, São Tomé, Angola, Mozambique): deux présidents de la République, un Premier ministre, des ministres, diplomates, hauts fonctionnaires internationaux, un parlementaire, un évêque, etc. Cela paie si on sait orienter sa barque au bon moment. Que sont devenus les autres? Nous n'avons pas l'impression que beaucoup se retrouvèrent dans les maquis d'Angola. Ainsi entendue, la vie religieuse offre quelques agréments à qui en a assez de relire sa Bible.

L'Angola²⁴ de César Gomes a un sous-titre accrocheur mais trompeur, car le médecin qui le publie n'a que 9 pages sur le 4 février 1961 (attaques anticolonialistes à Luanda). Le reste concerne sa carrière en Angola. Pour le 4 février 1961, il n'est encore qu'infirmier de garde dans la Police de la Sécurité publique (PSP) d'Angola et il n'accorde réellement que 3 pages, sur les 9, à ce qui se passa au siège de la PSP dans la nuit du 4 au 5 février, où il voit arriver dans «ses» locaux des Africains raflés par la Police après l'échec des insurgés nationalistes dans leurs attaques des objectifs qui leur avaient été assignés. Les prisonniers, coupables et innocents, sont battus brutalement par les agents déchaînés (blancs) et lui essaie de les soigner. Là se termine la pertinence du sous-titre. C'est maigre pour avoir une vue d'ensemble de cette nuit, devenue une date historique pour le MPLA.

Un livre qui - s'il avait pu en prendre connaissance à temps - aurait probablement aidé Joël Michel dans la rédaction des parties angolaises de son étude sur les colons portugais,

22 Lopes, José Manuel da Silveira (2017), **O Cónego Manuel das Neves. Um nacionalista angolano. Ensaio de biografia política**, Lisboa: Nova Vega, pp. 205 + 8 p. de facsimilés noir et blanc.

23 Harper, Charles R. & Nottingham, William J. (auteurs) (2017), **Opération Angola. Soixante étudiants africains exfiltrés du Portugal de Salazar. Une action secrète de la CIMADE en 1961**, Paris: L'Harmattan, pp. 188, photos noir et blanc.

24 Gomes, César (2017), **Angola. O 4 de Fevereiro de 1961 em Luanda e outras memórias**, Lisboa: Edições Colibri, pp. 204, photos noir et blanc.

c'est bien **Luanda como ela era 1960-1975**²⁵. C'est une compilation encyclopédique sur une ville que l'auteure, journaliste, n'a pas connue. Le titre est réaliste, mais il aurait pu être remplacé par «Luanda-la-blanche» pour les «*retornados*» qui l'ont habitée. C'est un retour nostalgique sur le phare éphémère (une décennie et demie) d'un Angola en plein boom économique et artificiel, ayant quelque peu oublié qu'il menait une guerre lointaine grâce aux soldats de sa métropole. Il s'agit essentiellement d'un livre d'images avec les commentaires appropriés des journalistes de la presse locale, soucieuse avant tout de satisfaire ses lecteurs blancs et métis. Il y avait, certes, des Africains dans la cité mais ils étaient surveillés et tolérés dans une ville ludique qui voulait imiter Rio de Janeiro. Les amusements, l'extravagance même, jouxtaient les *muçeques* (bidonvilles). Il y avait quand même 38 702 livres dans les bibliothèques en 1960, puis 195 707 livres en 1970. Combien en 2018? Question oiseuse, probablement.

Derrière la dorure, bornons nous à signaler en matière de guerres lointaines la réédition de **Luvuêi**²⁶ qui est un texte de 2016 en première édition et dont on doit souligner l'utilité pour suivre les activités militaires du MPLA, non entièrement disparu du Front oriental, en décembre 1973. Quoi qu'en disent ses adversaires!

Restons dans l'accessible avec **The War for Africa**²⁷, deuxième édition révisée et actualisée de la première publiée par Ashanti Publishing, Gibraltar, 1990. C'est un travail journalistique brillant qui rappelle les offensives du MPLA vers Mavinga en 1986 et c'est même vraisemblablement l'étude la plus complète existant à ce jour pour la période du 13 août 1987 au 28 juin 1988. Elle diffère de la première édition, vieille de 27 ans, en ce sens qu'un prologue et un épilogue ont été remaniés pour, entre autres, adapter le récit à la nouvelle Afrique du Sud. Et pour dénoncer les «crimes» de Savimbi dont Fred Bridgland fut - un temps seulement - le chantre bienveillant en anglais. La vengeance est un plat qui se mange froid, surtout devant les bûchers de fausses sorcières et les pelotons d'exécution qui liquidèrent l'un de vos amis (Tito Chingunji, avec plusieurs dizaines de membres de sa famille étendue). On attend donc avec impatience la sortie du livre annoncé par l'auteur sur ce règlement de comptes à l'initiative de Savimbi. Jamba était vraiment loin de la Suisse! Et quel talent de décorateur sylvestre chez cet «hôte des bois» du Sud-Est angolais qui se rêva un jour en maître absolu de l'Angola (et peut-être l'étalon suprême d'un harem inépuisable) mais qui, plus modestement, s'inscrira probablement dans l'Histoire comme un chef de guerre hors pair, à condition de ne pas trop s'apitoyer sur les pertes humaines, tant civiles que combattantes, qu'il acceptait ou imposait.

Leur guerre angolaise étant plus récente que celle des Portugais, les auteurs sud-africains sont en passe de devenir plus productifs que leurs prédécesseurs latins au Sud-Angola. **Teenage Safari**²⁸ est, comme le titre l'indique, constitué par les souvenirs de jeunesse d'un architecte écologiste anglophone, lorsqu'il accomplissait son service militaire dans les blindés (ici des Ratels) de la SADF (Forces de défense de l'Afrique du Sud). Un dixième de ses aventures sont racontées en afrikaans vulgaire (traduit). L'encadrement militaire

25 Garcia, Rita (2016 pour la troisième édition), **Luanda como ela era 1960-1975. Histórias e memórias de uma cidade inesquecível**, Alfragide (Portugal): Oficina do Livro, pp. 237, centaines de photos noir et blanc, sépia et couleur.

26 Pires, Antero (2017 pour la deuxième édition), **Luvuêi. A maior emboscada sofrida pelos comandos**, Lisboa:Âncora Editora, pp. 264, photos noir et blanc.

27 Bridgland, Fred (2017), **The War for Africa. Twelve Months that Transformed a Continent**, Philadelphia & Oxford: Casemate Publishers, pp. 501 + 16 p. de photos couleur et noir et blanc.

28 Davies, Evan (2017), **Teenage Safari. A South African Conscript in the Border War in Angola and Namibia**, Solihull (Angleterre): Helion & Company. Diffusé également par Casemate (Oxford), pp. 199 + 16 p. de photos couleur et noir et blanc.

subalterne étant le domaine des Afrikaners, il a beau jeu de dénoncer les traitements et punitions infligés aux jeunes recrues. Son récit des opérations auxquelles il participa en Angola dans les blindés commence seulement à la page 112. En avril 1982, il effectua une courte visite d'entraînement au Cuanhama des Portugais; il redescend ensuite dans l'Ovamboland namibien, puis il est de retour vers Evale, Mupa et Cuvelai contre la SWAPO et les troupes angolaises (non daté).

Chaque nation de traditions guerrières, supposées ou réelles, aime se forger une série de victoires qui s'élargissent à mesure que l'on progresse dans le temps. Pour ne pas réveiller d'antiques querelles internes au pays, il est préférable de les avoir remportées à l'extérieur des frontières contre un ennemi qui, étant étranger, fait l'unanimité: les Angolais jouaient ce rôle à merveille pour les Sud-Africains et la victoire des blindés légers (les Ratels) des Sud-Africains contre les tanks lourds du MPLA a donné lieu à une succession de publications dont la plus récente est **Ratels on the Lomba**²⁹. Dans le cadre de la contre-offensive sud-africaine de 1987, destinée à bloquer l'avancée des blindés lourds vers l'avant-poste de l'UNITA, à Mavinga, la SADF décide d'envoyer une brigade contre huit brigades de tanks du MPLA. Ceux-ci ont franchi le Cuito et sont de part et d'autre de la Lomba, à quelques dizaines de kilomètres de Mavinga. Les jeunes conscrits (18-20 ans) blancs d'un escadron réussissent, grâce à la supériorité de leur artillerie, de leur tactique et surtout à leur combativité, à détruire, le 30 octobre 1987, la 47^{ème} brigade de Luanda, malgré ses tanks lourds soviétiques.

Pris de panique, les Angolais s'effondrent et reculent sans pourtant se retirer totalement à Cuito Cuanavale. Fondant son récit sur des témoignages vieux de 20-30 ans après les faits, l'auteur - euphorique pour changer - raconte comment 2 600 Sud-Africains l'emportèrent sur 6 000 Angolais, en dépit de leur vitesse inférieure à celle du matériel soviétique, de l'insuffisance de leur blindage et de la lenteur de leur artillerie. Les opérations de cette unité d'avant-garde sont examinées du 16 septembre au 27 novembre 1987, avec beaucoup d'adrénaline de la part de l'auteur qui relate le combat de David contre Goliath dans la jungle du Sud-Est. Il fallait que Savimbi ait de chauds partisans dans le commandement de la SADF pour que celui-ci soit prêt à sacrifier l'escadron Charlie pour empêcher l'âme de l'UNITA d'être balayée de Mavinga, puis de Jamba, sous une puissance de feu inconnue jusqu'alors dans ces parages.

Quittant cette guerre chaude, on fera un bond dans l'espace et le temps pour nous projeter dans la fièvre politique à Luanda en 2015 avec un rebelle issu de la *nomenklatura* du MPLA, treize années après la fin de la guerre civile. **Sou eu mais livre, então**³⁰ permet de jeter un coup d'œil sur une drôle de faune qu'on ne rencontre pas souvent dans les réserves de chasses du Sud-Angola. Il est préférable de commencer la lecture du livre par l'interview en fin de volume de l'auteur (fils d'un hiérarque blanc du Parti), ayant la double nationalité. Bénéficiaire des largesses du régime luandais, il devint par quelque bifurcation psychosociale un rappeur anticonformiste très critique du président José Eduardo dos Santos (JES) qui le fit arrêter et condamner avec une poignée d'activistes à cinq ans de détention pour «tentative de coup d'Etat». Le journal de sa détention (prison de Colom-boloca) permet une comparaison entre d'une part le traitement adouci (visites, lectures autorisées, nourriture améliorée, etc.) réservée au détenu, dont la famille a dû faire jouer

29 Scholtz, Leopold (2017), **Ratels on the Lomba. The Story of Charlie Squadron**, Solihull (Angleterre): Helion & Company. Diffusé également par Casemate (Oxford), pp. 272, photos noir et blanc.

30 Beirão, Luaty (2017), **Sou eu mais livre, então. Diário de um preso político angolano, seguido de «Luaty Beirão, inimigo do medo», entrevista de Carlos Vaz Marques**, Lisboa: Tinta-da-China, pp. 276, illustrations.

son influence et ses relations, et, d'autre part, ce que l'on sait des conditions de vie dans la prison des *degredados* de Luanda, à la fin du XIX^e siècle, puis dans celle de la PIDE, et encore plus sinistre, lorsqu'elle tomba sous la coupe de la police secrète/politique d'Agostinho Neto avant et surtout après la tentative de coup d'Etat de mai 1977, sans parler des goulags provinciaux. Il y aurait d'intéressantes études à faire entre la politique carcérale des différents détenteurs de la force en Angola au cours des deux derniers siècles.

Le texte est livré «brut de décoffrage», mais on ne va pas chercher dans ce genre de littérature autre chose que son impact politique potentiel. S'agissant d'un fils à papa ayant acquis une certaine notoriété contestataire, il est possible que les oppositions en exil aient profité de la grève de la faim de l'auteur (36 jours quand même!) pour obtenir une remise en liberté anticipée. En définitive, le texte jette un regard cru sur la vie de la jeunesse dorée et ses «idoles rock and roll» à Luanda, avant et après la fin de la guerre civile. Et surtout sur l'impuissance de groupuscules de fortes têtes aspirant au pouvoir. Pour les millions dans les *muceques* qu'est-ce qui a changé?

Mozambique

Pour les Portugais connaissant encore et admirant les prouesses militaires associées à la conquête du Gaza, la lecture du roman historique de Mia Couto³¹ fera peut-être l'effet d'une douche froide. Pour les Mozambicains ayant écouté et cru la version du FRELIMO, sudiste et nationaliste, aussi, mais pour des raisons inverses. Avec Mia Couto, on ne lit plus un roman de chevalerie, non plus. Son récit emprunte la forme du monologue d'une jeune fille chope éduquée et d'une correspondance apocryphe entre un sous-officier oublié dans un poste, parmi les Chope, et le lieutenant Ayres de Ornelas (personnage bien réel), avant et après les victoires portugaises de Magul et Coolela contre les guerriers de Gungunhana (été et automne 1895). Le volume se termine par la capture dudit Gungunhana à Chaimite par Mouzinho de Albuquerque envers qui l'auteur nourrit une certaine admiration inattendue qu'il n'étend pas au potentat du Gaza, personnalité plutôt veule et antipathique, malgré son statut d'idole suprême en matière d'anticolonialisme, aux yeux du FRELIMO qui n'a pas cherché plus loin un «héros africain» plus présentable. Le lecteur jugera.

Plus proche de l'actualité, *We Dared to Win. The SAS in Rhodesia*³² raconte les «prouesses», là aussi, d'un officier rhodésien (A. Scheepers) ayant combattu les nationalistes africains, avant de rencontrer Jésus. On le retient ici pour les descriptions minutieuses (40 ans après coup) des activités des troupes rhodésiennes au Mozambique, presque toujours victorieuses, parfois très éloignées de la frontière. A cet égard, Scheepers insiste sur la valeur naissante du MNR mozambicain (future RENAMO), alors sous le commandement d'André Matsangaissa en qui il voyait l'âme d'une guérilla capable (?) de vaincre le FRELIMO de Samora Machel, c'est-à-dire, en renversant ce dernier, de liquider l'atout majeur de Mugabe, et ses camps d'entraînement au Mozambique. On découvrira dans les quelques dizaines de pages du livre sur le Mozambique une infinité de détails non seulement controversés mais aussi, parfois, difficiles à mettre en ordre.

Maria José Silva³³ donne des vignettes recueillies par elle-même, professeure de l'ensei-

31 Couto, Mia (2016), *As Areias do Imperador, uma trilogia moçambicana. Livro Dois: A Espada e a Azagaia*, Alfragide (Portugal): Editorial Caminho, pp. 462.

32 Wessels, Hannes & Scheepers, André et al (2018), *We Dared to Win. The SAS in Rhodesia*, Oxford; Casemate UK, pp. XIII-193 + 24 p. de planches photos noir et blanc.

33 Silva, Maria José (2017), *Moçambique no coração. Retalhos de experiências de uma voluntária entre 2005 et 2011*, Lisboa: Chiado Editora, pp. 248 dont 30 p. de photos couleur.

gnement de base et secondaire au Portugal. Elles portent sur son expérience avec les écoliers mozambicains dont elle s'occupa pendant plusieurs années au Sud-Mozambique, à Tete et en Zambézie, pendant ses vacances scolaires en Europe. C'est un travail humanitaire louable effectué dans des établissements catholiques en Afrique. Nous sommes là déjà assez loin de l'émigration traditionnelle des colons vers le Mozambique sous Salazar. C'est plutôt de l'apostolat privé sympathique.

Autres perspectives avec le travail très important d'un journaliste américain³⁴, ethnologue et lusophone, ayant des préoccupations sociales et même politiques (tiers-mondiste dénonçant la corruption du FRELIMO). Il veut comprendre et scinde son texte en chapitres fondés sur la description de diverses situations symbolisées par l'activité d'un ou de plusieurs personnages, entre 2011 et 2016, étudiés en profondeur dans des zones plutôt hostiles au FRELIMO. On citera: 1.°) la vie d'un Lomué en Zambézie, homme débrouillard, vendeur de gadgets et de téléphones, bien décidé à sortir de la misère, étudiant à ses moments perdus; 2.°) la campagne pré-électorale de Dhakama dans les villages et bourgs de Zambézie. L'image du leader de la RENAMO n'en sort pas grandie. C'est celle d'un ex-seigneur de la guerre sanglant, incapable, malgré ses menaces, de saisir le pouvoir à Maputo. Paix à son âme; 3.°) la lutte des paysans contre les grandes sociétés étrangères occupant leurs terres pour y développer la culture du coton; 4.°) la vie d'un aventurier somali impliqué dans le transit de migrants (éthiopiens, somalis) attirés, via Nampula, par les opportunités censées être offertes par l'Afrique du Sud et même les Etats-Unis. Le passeur paie les policiers tout au long du parcours. Son réseau envoie même des boutres chargés d'«émigrants» afin de leur éviter la traversée terrestre de la Tanzanie; 5.°) le choléra dans le district/la province de Moçambique. La population, gagnée à la cause de la RENAMO, accuse le FRELIMO d'avoir importé l'épidémie pour la punir. En certains endroits, cela va jusqu'à attaquer un dispensaire (Mogincual et Liupo, 2009); 6.°) depuis Zumbo et Tete, l'auteur met en lumière la lutte d'un écologiste mozambicain contre les autorités de Maputo, à propos de l'élimination des gigantesques crocodiles du Zambèze qui dévorent les pêcheurs. Gerety visite aussi à Tete un vieux mercenaire américain, anti-Mugabe au début, puis ayant fait carrière dans l'Armée du Zimbabwe, devenu ensuite, après avoir quitté l'uniforme, un riche entrepreneur au Mozambique; 7.°) la rivalité municipale entre le maire de Beira pro-RENAMO, et les hiérarques du FRELIMO; 8.°) la lutte pour la vie d'un gamin des rues, vendeur ambulancier à Maputo, bien décidé à fuir la misère, lui aussi. Avec un tel scénario, l'adaptation du livre en un film à Hollywood restera longtemps lointaine. Money, money! Même l'édition a dû soulever quelques problèmes. Mais l'auteur dit tout haut, ce que les expatriés sur place exposent à mots couverts dans leurs milieux professionnels et ouvertement dans leur vie privée.

Timor

Maigre moisson panifiable, mais originale³⁵. Ce n'est pas tous les ans qu'on trouve dans les Timoriana un aumônier catholique de l'Armée australienne à Timor qui, dans ses lettres à sa femme, lui fait part de ses impressions dans une île «inconnue», de septembre 1999 à février 2000, c'est-à-dire en campant sur les décombres des villages pillés et/ou incendiés pendant et après l'évacuation des troupes indonésiennes. C'est, sans prétentions, un

34 Gerety, Rowan Moore (2018), *Go tell the crocodiles: chasing prosperity in Mozambique*, New York. The New Press, pp. 343, photos noir et blanc.

35 Ramsden, Graene (2011), *Letters from Timor. A Chaplain's Tour of Duty*, Sydney: Big Sky Publishing, pp. 171, photos couleur. Diffusé également par Casemate (Oxford).

travail d'assistant social et de fossoyeur pour les cadavres découverts ici et là. L'auteur, débordant de foi, est simple, direct et optimiste. Il traverse ainsi une grande partie de l'est de l'île et visite du même coup les sites de plusieurs massacres (Ex: à Suai). Parfois il lance un regard percutant sur l'ambiance dans certains contingents internationaux confrontés à des problèmes nouveaux pour quelques-uns d'entre eux. Mais rien de méchant ni de jaloux.

Hors champ

Nous terminerons notre «tour of duty» de chroniqueur, itinérant par la présentation d'un livre³⁶ qui nous a donné beaucoup de plaisir à le lire, car il est rédigé par un historien probablement d'origine italienne qui a su trouver le ton juste pour intéresser son lecteur anglophone: primesautier, engageant, spirituel, voire humoristique, toisant son sujet sans se laisser dominer par lui, juge de ceux qui, de leur vivant, se croyaient de grands capitaines ou des génies politiques et qui, aux yeux des historiens de la colonisation, apparaissent aujourd'hui comme des poupées gonflables tristement dégonflées. Etrangement, pour un si faible empire à durée de vie limitée, l'italien fascine beaucoup d'érudits étrangers. C'est peut-être en réaction aux mythes qu'essaya d'imposer la propagande du régime fasciste pendant des décennies, et à ses efforts démesurés pour le rentabiliser, alors qu'il était tout, sauf viable économiquement. Arrivée tard sur la scène politique européenne, la génération issue du Risorgimento n'avait pas admis que cette «least of the Great Powers» n'ait pas de colonies. Faire figure dans le monde ou tout au moins sur la carte était devenue sa préoccupation externe la plus visible, alors que la moitié méridionale de l'Italie avait plus de problèmes internes que ne pouvait en régler le Nord. Et par-dessus tout, le choix des aires d'expansion de Rome dans le monde et en particulier en Afrique fut des plus calamiteux: pire que celui de l'Allemagne déjà tardif et limité, lui aussi. Puisqu'il s'agissait de s'emparer de territoires dits «*res nullius*» pourquoi aller s'affronter à un impérialisme africain, l'éthiopien, en état de se défendre et lui-même en pleine course aux territoires voisins, pour les annexer jusqu'à la mer? Et ensuite aller se consoler, après son échec retentissant à Adoua (1895), en se confrontant à un autre empire, l'ottoman, que l'on croyait moribond mais qui misait sur l'identité religieuse pour conserver minimale-ment un désert de rebelles ayant la même foi que celle du Sultan à Istanbul?

Finaldi nous explique que l'origine du choix le plus dangereux (l'Ethiopie à conquérir) est due, indirectement, à la présence antérieure de quelques missionnaires italiens s'étant fixé pour ambition «morale» de convertir, non des «sauvages» mais des chrétiens «égarés» (les Coptes d'Ethiopie, eux-mêmes ayant déjà des vues évangélistes sur les musulmans et les animistes des confins). Cela paraît logique, mais les hommes des gouvernements successifs n'étaient probablement pas des experts en la matière et Crispi en première ligne. Il est facile de critiquer avec le recul et les comparaisons avec l'abondante littérature existant déjà sur le même thème (le colonialisme italien), dont la bibliographie citée (13 pages) donne l'ampleur. Toutefois, nous signalerons aux lecteurs ultrasensibles, allergiques à trop de compliments, qu'il y a dans ce livre, des choses ou des manques que l'on n'attendait pas. L'auteur est impitoyable quant aux aptitudes coloniales des Italiens, notamment sur le plan militaire. C'est peut-être justifié quand on parle des officiers supérieurs mais abusif de le penser du simple troupier qui s'est battu courageusement quand

³⁶ Finaldi, Giuseppe (2017), *A History of Italian Colonialism. Vol. I 1860-1907. Europe's last Empire*, Abingdon (Angleterre): Routledge, pp. XVIII-256, photos noir et blanc.

il en avait la possibilité: question pour lui de vie ou de mort! L'auteur tend à sanctifier la figure chevaleresque de Ménélik. C'est son droit absolu. En revanche, il n'accorde pas assez d'importance à sa victoire d'Adoua et à son écho énorme en Afrique pour les Africains de l'époque. On se demande également pourquoi, jamais, il ne cite le livre majeur de Raymond Jonas, *The Battle of Adwa. African Victory in the Age of Empire*, Harvard University Press, 2011, XII-413 pages, qui, lui, se démène pour défendre le général Baratieri et incriminer ses quatre généraux aristocratiques qui l'auraient poussé à attaquer prématurément, et avec des effectifs insuffisants, une masse de 100.000 hommes, pas du tout démunis d'armes à feu modernes. Pour un historien africaniste, Adoua, c'est unique. Il n'y a rien de comparable en Afrique. Les pertes de Ménélik sont lourdes et restent inconnues. Mais, selon Jonas, il y aurait eu 3 643 (?) morts enterrés du côté italien (dont deux généraux, et *ascaris* ou *askaris* érythréens inclus, suppose-t-on), environ 1 600 Italiens prisonniers dont un général, plus 1 200 à 1 500 *ascaris/askaris*, eux aussi prisonniers (et probablement tous mutilés par les Ethiopiens qui les considéraient comme des traîtres).

On aurait aussi aimé des cartes localisant *tous* les toponymes mentionnés. Ces quelques réserves d'un simple observateur comparatiste n'enlèvent rien aux grandes qualités du livre qui nous poussent à penser que si le Vol. II paraît rapidement et a le même niveau que le Vol. I, cette somme s'imposera comme la première référence que doit connaître tout futur candidat au titre d'historien africaniste spécialisé dans les XIX^e et XX^e siècles, notamment tous ceux qui veulent s'orienter vers l'Angola, un temps convoité par les fascistes de Rome, ou vers le Mozambique qui fut un havre de grâce pour les Italiens qui s'y réfugièrent pendant la Deuxième Guerre mondiale. Oui, en vérité, un bon livre pour qui veut creuser davantage ce qu'il sait déjà sur tel ou tel empire qui l'intéresse personnellement.

